

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



André Brochu, lecteur

Renald Bérubé

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (1994). André Brochu, lecteur. *Lettres québécoises*, (75), 11–12.

André Brochu, lecteur

Qui n'a pas relu, n'a pas lu, disait-elle.

Jacques Poulin, *Volkswagen Blues* ¹

La lecture devient un véritable travail à partir du moment où elle est relecture, c'est-à-dire retour réflexif sur le texte [...].

André Brochu, *Le singulier pluriel* ²

PROFIL
Renald Bérubé

DEPUIS TRENTE ANS ET PLUS (malgré son âge encore jeune et même s'il est «né très vieux»³), André Brochu est écrivain et professeur de littérature. L'écrivain écrit des poèmes, des romans, des études, des essais, est publié et reçoit même des prix bien mérités en assez grand nombre : le prix Gabrielle-Roy, celui du Gouverneur général, celui du *Journal de Montréal*. Le professeur enseigne et le fait selon toutes les règles de l'art, je le sais pour avoir suivi — pourtant nous avons le même âge et je me suis un moment cru précoce — quelques-uns de ses premiers cours de littérature québécoise à l'Université de Montréal entre les années 1963 et 1965. André Brochu écrit et enseigne et/ou vice versa. Ce qui revient à dire, pour plus de clarté, qu'André Brochu, depuis trente ans et plus, fait métier de pratiquer la littérature, de pratiquer la lecture et l'écriture, celles-ci n'étant toujours que les deux facettes d'une même pratique. Car à la limite, et réduit humblement à sa plus simple expression, qu'est-ce donc qu'enseigner la littérature sinon (s')apprendre sans cesse à lire et à écrire, apprentissage perpétuel dont l'une des beautés essentielles est, justement, de n'être jamais achevé, jamais définitif, jamais acquis

une fois pour toutes. Combien de fois André Brochu a-t-il relu les œuvres de Rina Lasnier, de Gabrielle Roy, d'André Langevin ou d'Yves Thériault ? Et pourtant, bien qu'apparentés parce qu'ils sont toujours d'une même plume, la sienne, ses lectures écrites de ces œuvres, ses textes critiques ont toujours quelque chose de neuf à offrir. Qui n'a pas relu n'a pas lu.

Pour ce qui est d'André Brochu, lecteur, son influence sur le milieu littéraire québécois, sinon même sur l'histoire de l'institution littéraire québécoise, aura été tout à la fois fondatrice, déterminante et durable. C'est lui qui, au début des années soixante, introduit dans les études littéraires au Québec ce qu'il est convenu d'appeler, même si cette appellation recouvrira plus tard bien des pratiques différentes qui vont s'interinfluencer et renouveler l'acte ou le travail de lecture, la «nouvelle critique» (qui suit de près le «nouveau roman» et la «nouvelle vague» du cinéma français). Toutes ces «nouveau-tés» sont d'origine française; quand André Brochu, dans ses cours à l'Université de Montréal et dans ses articles pour la revue *Parti pris* qui vient d'être

lancée, présente les jeunes acquis de la critique thématique selon Georges Poulet et Jean-Pierre Richard, par exemple, et les utilise pour donner des assises à ses lectures d'*Angéline de Montbrun* de Laure Conan, de *La Malemer* de Rina Lasnier, de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy ou des *Commettants de Caridad* et d'*Agaguk* d'Yves Thériault, il fait œuvre de pionnier qui rompt avec une pratique plus subjective sinon d'humeur de l'acte de lire, et cherche à conférer à cet acte des caractéristiques d'objectivité sinon un caractère de scientificité relatif mieux assuré et mieux établi. Brochu le sait mieux que quiconque et il ne faut pas chercher à lui faire dire ce qui n'était pas dans ses intentions : la pratique littéraire ne relève pas de la même pratique que les sciences pures — ce qui n'implique pas, là comme ailleurs, qu'il faille renoncer à un désir de justesse qui puisse rendre compte en toute précision méthodologique objective du pourquoi de ses assertions et de ses interprétations. Cette démarche peut sembler aller de soi aujourd'hui; ce n'était pas nécessairement le cas au début des années soixante, époque où André Brochu donnait ses premiers cours à l'Université de Montréal, alors que sa façon de lire a pu susciter certains mouvements... d'humeur, précisément.

Alors même qu'il introduisait ici la «nouvelle critique» française naissante, André Brochu s'inscrivait aussi dans une tradition dont il savait pertinemment qu'elle avait chez nous de vieilles racines, racines liées au déroulement de notre histoire, racines qui, aujourd'hui encore, maintiennent leur emprise malgré nos efforts répétés pour en réduire la portée : au Québec, seul lieu géographique nord-américain où la langue courante soit le français, nous avons une longue habitude de la lecture des textes littéraires selon les pratiques critiques européennes, françaises en particulier, cela va de soi. Nuances, en deux temps : non seulement Brochu introduit ici la «nouvelle critique», mais il se l'approprie aussi, c'est-à-dire qu'il la discute et la commente; par ailleurs, la conscience nationaliste de la Révolution tranquille ayant ses droits, Brochu, selon la formule de Robert Dion dans un article récent fort bien documenté et articulé, «ne néglige pas

ANDRÉ BROCHU

Le singulier
pluriel

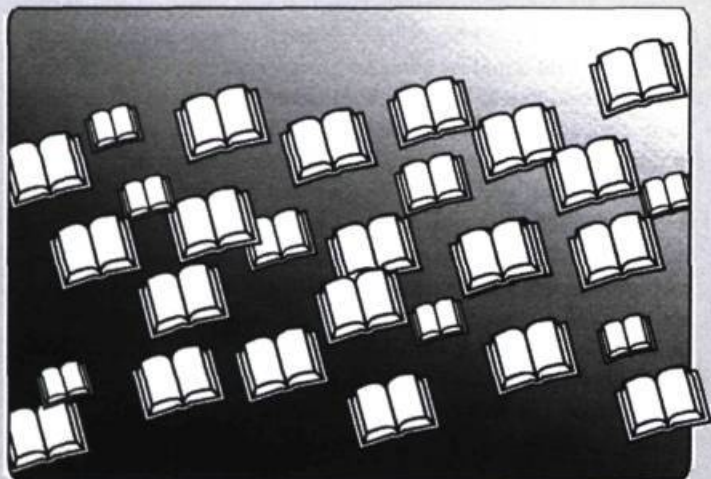
ESSAIS LITTÉRAIRES
HEXAGONE

ANDRÉ BROCHU

LA VISÉE
CRITIQUE

ESSAIS AUTOBIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

BORÉAL



L'IMPRESSION
DE VOS LIVRES
ET DE VOS
PÉRIODIQUES
À COURT ET
MOYEN TIRAGE

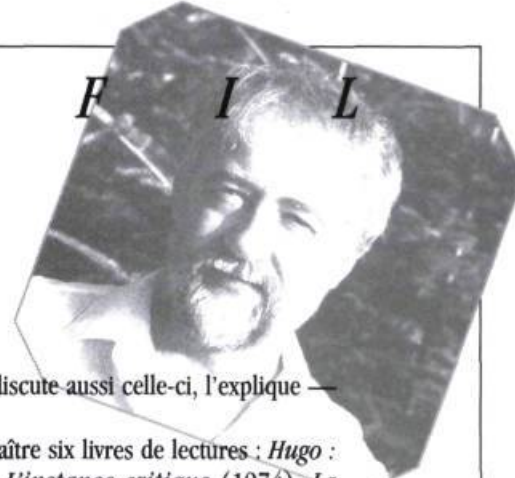
NOTRE
PRIORITÉ



AGMV INC.
«L'IMPRIMEUR»

CAP SAINT-IGNACE : 418 • 246 • 5666 / Télécopieur : 246 • 5564
MONTRÉAL : 514 • 848 • 9736 / Télécopieur : 848 • 0160

P R O F I L



pour autant la tradition locale⁴. Il discute aussi celle-ci, l'explique — on ne vient jamais de nulle part.

À ce jour, André Brochu a fait paraître six livres de lectures : *Hugo : amour/crime/révolution* (1974), *L'instance critique* (1974), *La littérature et le reste* (avec Gilles Marcotte, 1980), *L'évasion tragique. Essai sur les romans d'André Langevin* (1985), *La visée critique* (1988) et *Le singulier pluriel* (1992). Soit un essai sur une œuvre de Hugo, *Les misérables*, un essai sur l'ensemble de la production de Langevin, un «livre de lettres» échangées avec Gilles Marcotte, et trois recueils qui rassemblent des textes publiés au fil des ans dans des revues ainsi que des conférences prononcées en quelques occasions; trois recueils qui non seulement rassemblent, mais aussi regroupent et structurent les textes et conférences, donnant ainsi une juste idée du parcours lectoral suivi, parcours sur lequel, en diverses occasions, André Brochu lui-même s'explique. Et les explications peuvent tout autant être strictement théoriques que mettre en cause Brochu, son pays natal, les courants et modes; si André Brochu, lecteur, pratique «le culte des œuvres» (*Le singulier pluriel*, quatrième de couverture), l'étude du langage qui constitue le texte littéraire, il n'oublie pas pour autant que l'acte de lire/écrire est aussi produit par une instance lectorale/auctoriale donnée dans un contexte donné. Que l'essai littéraire, de fiction comme de critique, véhicule aussi une sinon des autobiographie(s), pour paraphraser le sous-titre de *La visée critique*. Cela étant, peut-être faudrait-il ajouter un septième titre aux six que nous avons mentionnés et qui nous mènent de Hugo à Langevin en nous faisant passer par la pratique du genre épistolaire critique; ce septième titre, *La grande langue* (1993), essai/fiction critique, pamphlet de «vilain» timide (ou vice versa) qui ne peut plus retenir sa langue même s'il l'a tournée au moins sept fois — qui ne l'a pas retournée si souvent ne l'a pas tournée. Oh !

Cela peut-il se dire ? Peut-on dire de quelqu'un qui a le même âge que vous qu'il a été, largement, votre maître ? J'ai déjà dit, ailleurs, qu'Aaron d'Yves Thériault avait été, dans ma vie de lecteur, le premier livre; pourquoi ne pas dire, alors, qu'André Brochu fut, dans cette même vie de lecteur, le premier lecteur critique ? Qu'Yves Thériault et André Brochu soient devenus, plus tard, des amis depuis toujours, qu'est-ce que cela pourrait bien changer à l'affaire ? Les bons compagnons ne sont-ils pas de bonnes lectures — ou vice versa ?

1. Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, p. 258.

2. André Brochu, *Le singulier pluriel*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 1992, p. 14.

3. *Id.*, *La visée critique. Essais autobiographiques et littéraires*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1988, p. 49.

4. Robert Dion, «Critique universitaire et critique d'écrivain. Le cas d'André Brochu», *Études littéraires*, vol. 25, nos 1-2, été-automne 1992, p. 198.